

Elseneur

34 | 2019
J.-H Rosny aîné

J.-H. Rosny, romancier scientifique

Par J.-L. Charpentier

J.-L. Charpentier

Clément Hummel (éd.)



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elseneur/546>

ISSN : 2968-6180

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 143-152

ISBN : 978-2-84133-956-3

ISSN : 0758-3478

Référence électronique

J.-L. Charpentier, « J.-H. Rosny, romancier scientifique », *Elseneur* [En ligne], 34 | 2019, mis en ligne le 04 avril 2023, consulté le 09 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/elseneur/546>

Tous droits réservés

J.-H. Rosny, romancier scientifique

Par J.-L. Charpentier¹

S'il existe encore, à l'heure actuelle, une majorité dans le public et parmi la critique pour contester la grandeur et la beauté poétiques de *toutes* les œuvres qu'inspira la croyance scientifique, ce n'est qu'en se retranchant derrière le plus entêté refus d'admirer, qu'elle garde intacte ses convictions. Elle ignore ou veut ignorer.

Aussi bien, est-ce quelque chose qui déconcerte, que les qualités supérieures des romans de M. J.-H. Rosny ne soient pas plus généralement reconnues et appréciées. Après Flaubert et Zola dont il continue la tradition en l'élargissant, M. J.-H. Rosny est en effet, et à coup sûr, la plus prodigieuse intelligence et la plus vaste imagination artistique que les sciences modernes aient données à la littérature romanesque.

Tandis que Flaubert qui croit cependant et écrit que *le grand art doit être scientifique*, méconnaît la valeur métaphysique de la science et que Zola n'en retient et n'en applique, surtout, que la méthode expérimentale, confondant le rôle du romancier et celui du physiologiste et même du médecin, M. J.-H. Rosny, dès 1891, rêve d'un art « plus complexe et plus haut... d'une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers tout entier et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes »². En 1887, au lendemain de *Nell Horn* et du *Bilatéral*, il avait rompu avec les naturalistes en lançant le fameux Manifeste des Cinq, contre l'auteur de *La Terre*. Il ne reniait pas son effort,

1. Première publication : J.-L. Charpentier (rédaction de *La Vie*, Paris), « J.-H. Rosny, romancier scientifique », *The Theosophical Path*, Katherine Tingley (éd.), vol. V, n° 2, août 1913, p. 111-120. Les références bibliographiques des notes de l'original ont été normalisées. [Note de l'éditeur.]

2. Propos recueillis par Jules Huret, « Les néo-réalistes. M. J.-H. Rosny », in Jules Huret et al., *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, G. Charpentier, 1891, p. 230-235. [Note de l'éditeur.]

mais il le jugeait insuffisant ; trop lentement et prudemment enquêteur ; trop enfermé dans d'étroites limites, trop acharné à un point dans l'espace, pas assez élargi dans le temps... Et c'est bien, en effet, par l'exigüité de sa formule expérimentale, par le terre à terre de son réalisme que pêche la littérature sociale de Zola. La connaissance de l'historien des Rougon-Macquart est fragmentaire. Elle est faite ou, plutôt, elle *se fait* à chacun de ses livres, des renseignements qu'il recueille au hasard, en se transportant d'un milieu dans un autre avec une sérénité un peu lourde et presque toujours pareille à elle-même. C'est faute d'une vision synoptique ou, si l'on veut, d'un fil conducteur, qu'il a laissé choir en un déterminisme fouriériste l'idéisation [*sic*] impersonnelle qu'il a tentée de la société future dans *Fécondité*, *Travail*, etc. à la fin de sa carrière.

Au contraire, M. J.-H. Rosny apporte une philosophie scientifique à son étude des sciences. Il ne chemine pas en aveugle, à travers elles, comme une taupe. Il les domine, de toute la hauteur de son intelligence spéculative ; il les voit en largeur de synthèse et il enrichit de détails le relevé immense que son analyse en fait. Zola n'avait que le sens et la curiosité des sciences. M. J.-H. Rosny aîné en a l'esprit et en possède la connaissance. Elles ne se sont pas imposées à lui, par leur force même ; il ne se les est pas assimilées péniblement ; il les a *prévenues*. Il est allé à elles spontanément, poussé par une irrésistible sympathie et il les a embrassées tout entières pour les assouplir aux exigences de sa sensibilité et de sa pensée³.

Cerveau lucide, attentif à tout, il a le goût de l'observation du savant, mais du savant qui serait tous les savants à la fois, c'est-à-dire qui ne s'interdirait pas de regarder chez le voisin, sous prétexte qu'il aurait assez, pour s'occuper, de ce qui se passerait chez lui. Il n'ignore rien des hypothèses et des découvertes les plus diverses et il est au courant des plus récentes nouveautés⁴. En même temps qu'elle l'instruit, qu'elle fortifie ses convictions philosophiques, la science l'amuse et le passionne. Elle est pour son imagination une source débordante et intarissable, au flot multiplement coloré, d'émotions fraîches ; un renouvellement des aspects de la nature et du « merveilleux ». Le sentiment et la beauté mêmes – l'amour et la femme se refont avec elle et par elle un charme essentiel.

3. Il les aime à ce point qu'il voudrait – si une seconde existence lui était dévolue – ne la consacrer qu'à des travaux de laboratoire.

4. C'est ainsi qu'il a indiqué magistralement, il y a quelque temps, dans *Le Pluralisme* (Paris, F. Alcan), une manière philosophique de penser en rapport avec les dernières données de la science. De ce livre M. Jean Perrin, notre grand physicien, a pu écrire qu'il « abonde en aperçus originaux sur la physique. Ses vues sur le principe de Carnot avaient frappé Pierre Curie qui les a présentées à l'Académie des sciences » (*La Vie*, 13 avril 1912).

Entre les quelques interprétations étroites de notre pensée, divisées et pareilles à des îles perdues dans la mer de l'infini, c'est toute une compréhension inattendue du monde et de la vie qu'elle fait surgir ou, plutôt, s'ouvrir sur de vertigineuses perspectives...

Dans l'œuvre de M. J.-H. Rosny, en effet, le monde et la vie, par un renversement total de la théorie de la faute originelle dont, plus ou moins, les littératures classique et romantique sont tributaires, apparaissent, non comme un avortement ou une déchéance, mais comme un accomplissement et une gloire.

L'homme auquel ses origines obscures sont rappelées, se souvient de toutes ses métamorphoses et s'en pare pour s'enorgueillir du plus âpre, du plus colossal et du plus triomphant des efforts. La nature plus douce, semble-t-il, d'avoir été domptée, l'enveloppe et le baigne en son mystère qui se rajeunit d'avoir conservé la plupart de ses attributs primitifs. Il replonge au passé, en s'entourant d'elle. En s'identifiant avec elle dans l'espace, il s'identifie avec elle dans le temps. Il s'en éprouve l'expression définitive en reconnaissant, par l'analyse comparée de sa beauté et de la sienne, que ses éléments variés éternisent les différentes formes par où il a passé – du minéral antique, au végétal et à l'animal plus jeunes – durant sa lente et pénible évolution. Toutes les richesses de la matière chimique dont il sortit, s'assemblent en sa force et en la grâce de sa compagne et concourent à l'harmonie suprême de leur union. Au sein de la nature, non point spécifiante, mais synthétique; au milieu d'une civilisation qui ne peut valoir que par le contraste avec la barbarie [qui] l'a précédée, le couple – dans les romans de M. J.-H. Rosny – cesse d'être ce qu'il fut toujours – une abstraction. Il devient l'anneau lumineux d'une chaîne qui s'enfonce dans la pénombre du passé et plonge au clair-obscur de l'avenir.

Dire, pour le romancier-savant, c'est donc aussi et tout à la fois, induire et prédire. Parler de la vie c'est l'étendre à tout, la voir partout – élargir et multiplier notre enivrement d'elle par l'affirmation de sa pérennité et la révélation de ses innombrables aspects. Elle est continue et devient. Mais d'où vient-elle? C'est à le chercher, c'est à pénétrer les secrets de l'évolution de l'humanité, de son long acheminement au travers d'inextricables entraves et au-devant des âges progressifs que s'efforce le beau transformisme de M. J.-H. Rosny.

Comme Buffon, comme Humboldt, pour ne citer que des prosateurs, comme tous les savants dont une idée générale domine les recherches et qui sont par là et par-dessus tout des poètes, c'est à des investigations dans la préhistoire que M. J.-H. Rosny se complait, presque exclusivement. La nuit qui entoure la légende des millénaires le tente et, hardiment, sans s'attarder aux hésitations trop prudentes de l'érudition, il se fie à son intuition pour

exprimer les hypothèses les plus ingénieuses mais les plus vraisemblables et les plus suggestives sur les origines.

Sa curiosité éveillée, perspicace et patiente à reconstituer, son inspiration inventive, son imagination récréatrice [*sic*] leur consacrent plusieurs œuvres magnifiquement et puissamment évocatrices, d'une émotion et d'une beauté incomparables⁵. À des milliers d'années en arrière, sur la planète éprouvée par les refroidissements des zones septentrionales et en proie aux énergies hostiles des éléments et des bêtes, c'est aux luttes épiques des premiers hommes, des dolichocéphales blonds à la haute stature, pour la domination de l'Europe du pléistocène que M. J.-H. Rosny nous reporte.

Sauvage, et toute parfumée de l'ardente jeunesse du monde, la brute humaine y déroule son histoire, celle de ses combats féroces et téméraires avec les grands fauves ou de ses tueries de tribu à tribu, de peuplade à peuplade, de race à race. En des paysages immenses et splendides où palpite la virginité du mystère et que déchirent les cris, traversent les élans souples des bêtes aux sûrs instincts, l'Ancêtre dresse sa forme verticale, armée du silex, et revit pour nous les angoisses et les appétitions de son âme obscure, s'efforçant à réaliser son destin, la beauté et la bonté natives de son corps et de son cœur. Esclave de fatalités inéluctables, d'ordre inférieur, dont il s'acharnera à se débarrasser mais qu'il ne parviendra qu'à remplacer par d'autres, plus élevées, sinon moins dures, une sympathie confuse l'anime à l'égard des espèces qu'il est dans la nécessité de tuer pour assurer sa survie. Une rêverie, qui l'incline à une admiration désintéressée, l'agite en présence des animaux mêmes qu'il a le plus à redouter et ce n'est jamais sans tristesse qu'il se résigne à les exterminer⁶. L'altruisme qui est la compréhension intelligente de la vie, interdit au primitif les hécatombes inutiles. Mieux que nous ne nous le figurons, avec notre raison, il a dû éprouver combien les animaux les plus terribles sont utiles et quels collaborateurs ils peuvent être. Nous ne concevons guère que la domestication des bêtes. Il se servait d'elles autrement. Il les laissait, en toute indépendance sauvage, s'interposer entre les éléments sournois et son ignorance de leurs redoutables mystères. Il demandait à leur ouïe, à leur odorat plus subtils que les siens de l'avertir des périls contre lesquels il se sentait désarmé. Son intelligence, déjà

5. *Vamireh* (Paris, E. Kolb, 1892), *Les Origines* (Paris, L. Borel, 1895), *Eyrimah* (Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1897), *Amour étrusque* (Paris, L. Borel, 1898), *La Guerre du feu* (Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1911).

6. « Retourne là-bas, brave... si digne de vivre et de créer la grande race des Urus, si digne de pâturer longtemps encore les bonnes herbes de la plaine », dit Vamireh au taureau qu'il a dû blesser pour sauver l'un des siens. « Non brave... Vamireh ne frappera pas le grand Urus vaincu... Vamireh regrette que la plaine soit privée du brave qui aurait protégé sa race contre le Lion et le Léopard » (*Vamireh*, p. 35).

complexe, mais encore insuffisante, s'émerveillait de leur instinct simple mais infaillible et il épargnait le fauve, encore qu'il fût pour lui un danger, afin de se préserver de dangers pires. Il n'était guère, au total, plus cruel que nous. Son énergie plus physique, plus simiesque ou plus animale que la nôtre, se dépensait certainement en des luttes morales moins âpres et affreuses. Inquiète, mais limitée à la satisfaction de ses besoins immédiats, elle le laissait goûter d'innocentes trêves. Aussi bien, est-ce, de la part de M. J.-H. Rosny un trait de génie de vouloir que son activité offensive, sa rudesse farouche se poétisent et nous émeuvent d'être tourmentés de repos et de douceur et de prévoir quelle félicité serait en une contemplation apaisée du monde, en un abandon fraternel ou filial à ses harmonies et à ses rythmes⁷. Le fort⁸ – qui n'est accompli que s'il a le sentiment de l'art et le goût de la connaissance – emploie sa supériorité à protéger. Sa psychologie, après les guerres meurtrières qui imposent les trêves et provoquent les réconciliations – s'éveille et s'anime à la *chaleur des solidarités*. Celles-ci s'établissent naturellement, par une action lente et logique, en tout conforme aux lois de la vie, et les premières morales en découlent, sanctionnant peu à peu l'indéfectible inégalité des valeurs humaines et n'exigeant du légitime vouloir-vivre, du légitime vouloir-progresser des plus hautes aucune abnégation, aucun *renoncement* en faveur des faibles. Les détruire, par contre, serait vainement, stupidement cruel. Ils ont leur utilité, leur *force* qu'il sied que le tout-puissant épargne et à laquelle il sache aider en son évolution⁹. Ainsi la sociologie s'éclaire à l'étude compréhensive de la préhistoire – trop souvent dénaturée – et des lois, en apparence les plus féroces, de la sélection. Le sage, qui est pour M. J.-H. Rosny, le savant, s'affirme nécessairement bon d'avoir appris et compris d'être impartial, et il pratique la bonté rationnelle, la seule efficiente, celle que commande

-
7. « Les trois nomades s'exaltèrent ; la retraite parut plus sûre ; ils aspiraient délicieusement la nuit : ce fut un de ces instants où les nerfs ont plus de finesse et les muscles plus d'énergie ; des sentiments sans nombre soulevant leurs âmes indécises, évoquaient la beauté primordiale ; ils aimaient la vie et son cadre, ils goûtaient par tous les sens quelque chose faite de toutes choses, un bonheur créé en dehors et au-dessus de l'action immédiate » (Épisode du *Lion géant et de la tigresse*, in *La Guerre du feu*).
 8. L'homme du Moustier, le Solutréen (cf. *Les Origines*).
 9. Il ne vainc un adversaire, il ne triomphe d'une nécessité que pour bander ses forces contre un adversaire, une nécessité, plus élevés. En les dépassant il se dépasse. Mais il détruit le moins possible car, sur chaque nouveau plan où il évolue, ses ennemis d'hier deviennent ses alliés de demain. Si M. Rosny fait dire à l'un de ses personnages (*Le Crime du docteur*) : « Je déteste en soi le sacrifice. Ce sacrifice c'est consentir au malheur », il entend que l'altruisme soit une force réglée par la volonté, l'intelligence mise au service de la générosité. La bonté, selon le titre même d'un de ses romans doit être « impérieuse ». Elle est « une difficulté intellectuelle, un travail de toutes les délicatesses nerveuses », non un renoncement héroïque mais vain.

l'altruisme équilibré par l'individualisme¹⁰. M. J.-H. Rosny revient sans cesse sur cette intelligente sympathie qu'éprouve l'homme pour toutes les espèces et jusqu'aux inférieures de la planète et c'est ce qui fait la haute moralité de ses livres. En dehors de ses romans préhistoriques, dans ses contes purement scientifiques, il ne vise pas seulement, comme Wells¹¹ à étonner et à amuser¹². Il ambitionne de trouver « un élément de beauté en dehors des rêves de l'art pour l'art » et de faire de la bonté « une source de noble ambition et d'incomparable éducation esthétique et philosophique »¹³. Outre qu'au contraire de Wells¹⁴ il aime à montrer l'homme vainqueur, en définitive, des forces qui se dressent contre lui pour lui disputer l'empire du monde et que, par là, il stimule sa volonté et ses énergies les meilleures, il lui enseigne la pitié dans le triomphe et qu'il faut en user, non en abuser.

Vainqueur des Xipéhuz¹⁵, le sage Bakhoûn, le chef de la tribu nomade des Pjehou, déplore de n'avoir pu triompher autrement de ces êtres-éléments qu'en les exterminant. L'explorateur Alglave, dans *Les Profondeurs de Kyamo*¹⁶, tombant, par hasard, au milieu d'une colonie de gorilles noirs géants, assiste avec une curiosité émue à leur conseil. Il guette l'éveil de la pensée chez les anthropoïdes et gagne leur sympathie par la toute-puissance du génie mise au service de la bonté, en sauvant ceux d'entre eux qu'une crue a isolés dans une île. Le héros de *Un autre monde*¹⁷ se sent pénétré « d'un charme adorable » en étudiant les Mœdigen...

S'il est évident que M. J.-H. Rosny joue avec la science en savant désintéressé, pour le plaisir qu'elle lui procure ; si son imagination, qui se déploie à l'aise dans l'abstrait, s'enivre de son merveilleux, plus riche que celui de la fiction – il ne laisse pas, cependant, de lui demander de préciser sa conception de la vie et de l'être. Il ne va pas à elle avec cette humeur systématisante,

10. En cela, la philosophie et la morale de M. J.-H. Rosny me semblent réaliser la plus parfaite expression de la pensée française. Également distantes de l'idéal d'un Tolstoï et d'un Nietzsche, du fatalisme mystique et de l'individualisme outrancier, cette philosophie et cette morale ont, nonobstant, leur réalisme raisonné, noble, une séduction qu'ils doivent à la jeune ardeur de la foi scientifique de leur interprète, à sa croyance en la bonté et la beauté de la vie, à la largeur de sa sympathie.

11. Les œuvres scientifiques de M. J.-H. Rosny sont antérieures en date à celles de H. G. Wells.

12. Quand, encore, il s'abstient d'étaler son dogmatisme calviniste et son utilitarisme étroit (cf. *Anticipations*), où il divise l'espèce humaine en utiles et en inutiles. Il est essentiellement antiesthétique, au surplus.

13. Préface de *Daniel Valgrave* (Paris, A. Lemerre, 1891).

14. Dans *La Guerre des mondes*, les Marsiens sur le point de triompher des Terriens ne doivent la mort qu'à un hasard. Dans *Place aux géants* les géants finissent par dominer l'homme normal.

15. Société du Mercure de France (réimpression, 1896).

16. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1896.

17. *Ibid.*, 1898.

ce parti pris passionné qui violente les lois et les faits, mais il tente, avec succès, comme l'a dit M. Jules Lemaître, de concilier ces deux esprits, trop souvent séparés chez nous : « l'enthousiasme de la science et l'enthousiasme de la beauté morale ». S'élevant jusqu'à un positivisme humanitaire, au-dessus du pur savant, il apporte à son étude du monde une curiosité moins terre à terre, un sens plus aigu des rapports des actions et des réactions réciproques du physique et du moral et la subtilité et la complexité des détails dont il illustre son idée n'en rompent jamais l'harmonieuse synthèse.

Aussi bien, *toutes les sciences*¹⁸ se distribuent-elles ou se coordonnent-elles dans chacun de ses livres et de ses contes – en particulier – qui sont proprement des spéculations, pour procurer l'impression même de l'étroite union et du rythme où elles se généralisent à l'infini. C'est en dehors ou au-delà des classifications arbitraires, en dehors ou au-delà des règnes : minéral, végétal et animal que les éléments s'animent de par la fantaisie logique du savant-poète.

Quelle science se réclamera d'une autorité spéciale pour étudier ces « formes » qui menacèrent d'anéantir la race des hommes, quelque mille ans avant « le massement civilisateur d'où surgirent, plus tard, Ninive, Babylone, Ecbatane », et que Bakhoûn disait appartenir à un quatrième règne ? (Xipéhuz). Sortes de cônes bleuâtres, translucides, ils glissent sur terre, se dirigent à leur gré, se disposent en triangle pour se reproduire, tuent les oiseaux en les attirant, non pour les consommer mais pour les réduire en cendres, et leur mort est une pétrification.

Extra-naturels ou supra-humains, comme les *Mædigen* fluides, magnétiques, développés seulement en longueur et qui traversent le végétal et l'animal mais non le minéral, ils habitent, sans doute, les incommensurables espaces que notre ignorance, due à nos sens bornés, a laissés vacants entre les quelques genres qu'elle a étroitement catégorisés...

Ce que nous savons, ce que les sciences exactes nous permettent de dire que nous savons est si peu de chose qu'il faut – puisque c'est son droit et sa raison d'être – que l'imagination du poète brise leur cadre et s'en évade par l'intuition. L'intuition seule permet de pressentir de nouveaux phénomènes, d'en créer même et de déduire, d'expériences supposées, des suppositions fécondes.

Si le savant, qui se méfie des systèmes et des généralisations hâtives, ne veut toucher que les faits précis, constants, certains, pour les ranger prudemment dans des cases où ils seront sans relation, que le poète – procédant d'une « vue de l'esprit » – se hasarde à tâter les ténèbres, pleines de surprises,

18. « Mathématiques, astronomie, physique, géologie, biologie lui sont également familières » (Jean Perrin, *La Vie*, 13 avril 1912).

pour y effleurer, peut-être, des rapports nouveaux. Qu'il s'ingénie à révéler, par exemple, spéculant à la fois sur l'anthropologie et la physique, l'humanité amphibie (*Nymphée*) qui s'est probablement développée autrefois sur les parties du globe noyées par les eaux et qui s'est parfaite en souplesse dans l'art de la natation.

Qu'il analyse subtilement le phénomène que peut produire l'attraction électrique exercée par un passage d'étoiles au-dessus d'un bolide tombé jadis de l'une d'elles sur le plateau de Tornadres¹⁹. Qu'il cherche, encore, en darwinien étonné et frémissant du hasard heureux qui nous a permis de devenir les maîtres du globe, si – parmi toutes les espèces connues ou inconnues qui le peuplent, l'ont peuplé ou *ont dû* le peupler – il n'aurait pas pu s'en trouver une, assez intelligente et assez forte pour nous disputer et nous arracher la suprématie. (*La Contrée prodigieuse des cavernes* qu'habitent les chauves-souris blanches, « un essai de la nature pour faire un homme-volant ».)

Qu'il imagine, enfin, une hypothèse nouvelle – parmi toutes celles que l'on a hasardées sur la façon dont se terminera la vie des hommes sur la planète – et qu'il montre dans *La Mort de la Terre*²⁰, les derniers de nos fils cernés par la sécheresse du désert, s'épuisant autour de quelques sources près de tarir, dans la lutte contre les Ferromagnétaux...

Mais il n'est donné qu'à de très rares esprits, assez sûrement équilibrés et imprégnés de science pour ne pas craindre de la trahir par leurs audaces, de pouvoir se livrer – sans cesser d'être vraisemblables – à des divinations qu'un tel halo de merveilleux entoure qu'elles ont un air d'in vraisemblance. À cette hauteur où l'imagination et l'art l'élèvent, l'intuition scientifique n'est que l'attribut du génie. Chez M. J.-H. Rosny, elle devient d'autant plus surprenante et admirable qu'elle ne reste pas limitée aux sciences mathématiques, physiques et naturelles, mais qu'elle s'élargit à la psychologie, à l'étude du système du monde, des rapports de l'homme avec l'homme et avec la nature, c'est-à-dire à la métaphysique.

Une foi magnifique l'exalte; et s'il m'est impossible d'en démontrer ici la transcendante puissance, on voudra bien me croire, cependant, si j'affirme que de toutes les hypothèses que M. J.-H. Rosny émet, il n'en est pas une qui ne se défende et que ne défendent les lois scientifiques les plus rigoureuses.

Mais, à n'envisager ses romans et ses contes – indépendamment de leur valeur spéculative et de leur beauté morale – qu'au point de vue de la littérature même; à ne leur demander que les qualités propres aux œuvres d'art, on s'étonne de la perfection à laquelle ils atteignent. L'émotion supérieure

19. *Le Cataclysm* (Ce conte fait suite aux Xipéhu).

20. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1912.

que leur lecture nous procure et que nous apprécions d'autant plus qu'elle est plus nouvelle, se subtilise et s'affine, en même temps qu'elle s'amplifie, de l'éveil de tous nos sens – s'intensifie de toutes les curiosités de notre intelligence, de toutes les réminiscences de notre être et de toutes ses appétitions.

Le monde qu'évoque – en connaissance rigoureusement scientifique – la magie de la phrase nombreuse de M. J.-H. Rosny, se révèle à nous, tout entier, avec ses couleurs, ses musiques, ses parfums, ses saveurs et ses impressions multiples. Une immense et sereine poésie l'enveloppe d'une lumière et d'une harmonie. Éternellement jeune, universellement eurythmique, il déborde de vie et d'amour et l'amour y résume la vie en la refaisant. L'homme y est plus homme de rappeler l'humanité tout entière à chacun de ses gestes, à chacun de ses désirs et la femme plus femme de donner dans son baiser tous les baisers et d'être dans sa beauté une synthèse de la nature... Mais pour apprécier plus convenablement la qualité exceptionnelle des dons de reconstitution et d'analyse d'un écrivain tel que M. J.-H. Rosny, il faudrait une longue étude où on passerait en revue tous ses livres. Car, ceux mêmes qu'il ne consacre pas à proprement parler à la science sont encore d'un savant²¹. On ne divise pas, on ne décompose pas son œuvre sans la trahir. « J.-H. Rosny, romancier scientifique », c'est J.-H. Rosny tout entier. Il n'est pas artiste ici et savant là. Il est savant et artiste en même temps et toujours. De quoi que ce soit qu'il parle, il en parle en homme dont des goûts, une éducation scientifique ont affiné la compréhension et la sensibilité, bien loin de les émousser.

Nous parlons souvent en France de la décadence de notre littérature. C'est que « nous sommes injustes pour nos vraies gloires », comme le disait M. Rémy de Gourmont, à propos, justement, de notre auteur... Nous ne les connaissons pas... De quel émerveillement on se prive en ignorant l'œuvre de M. J.-H. Rosny! de quelle incompréhension on fait preuve en ne l'exaltant pas!

Pour moi, je le lis comme je suppose qu'il devait se trouver des gens pour lire Rabelais, au XVI^e siècle: avec le sentiment joyeux et fort de me multiplier et d'assister à une aurore. M. J.-H. Rosny me fait croire à mon époque et en être fier. Ses livres ne sont pas de ceux qui illustrent les siècles de décadence, mais de renaissance. Quelque chose ne s'y rassemble pas pour s'y résumer, mais quelque chose en jaillit pour se développer. Ils ont le caractère des immortelles peintures du palais Farnèse. J'entends qu'ils débordent, comme elles, de vie fraîche, qu'ils expriment, comme elles, le

21. Telle la dernière œuvre qu'il vient de publier, *Dans les rues* – dramatique tableau de la vie aventureuse des Apaches parisiens où la jeunesse crapuleuse de nos faubourgs désire, agit, combat comme les hommes de l'âge de pierre.

ravissement d'une vive intelligence en face de la nature retrouvée – avec quelle puissance de vision ! avec quelle subtilité dans la découverte du détail !

Peut-être notre génération n'est-elle pas encore assez savante pour assimiler avec aisance les enseignements dont M. J.-H. Rosny enrichit son émotion et, par conséquent, pour en jouir. Peut-être ses symphonies sont-elles trop nombreuses pour nos oreilles, habituées encore, pour la plupart, à des harmonies très simples et très facilement accessibles. Elles ne sont indéchiffrables pour personne, cependant. Ceux qui n'en pourront goûter la synthèse en aimeront l'analyse. Elle leur réservera les surprises les plus délicieuses...

Il y a tous les artistes en cet artiste truculent et nuancé, pittoresque et précis, rude et tendre, amusé et apitoyé, goguenard et prophétique... Il me rappelle Rabelais, disais-je ; c'est Rabelais, oui – le Rabelais du XX^e siècle – mais, c'en est aussi le Racine et le Leconte de Lisle. (M. Maurras comparait les types de jeunes filles créées par lui aux héroïnes de Corneille.)

Ah ! qu'il serait intéressant et passionnant de l'étudier sous tous ses aspects ! De le montrer décomposant la psychologie complexe d'un moderne ou recomposant la psychologie obscure d'un primitif ; peignant d'un pinceau éclatant le nuage qui passe ou sculptant d'un ciseau dur la roche antique ! Je voudrais avoir à le relire tout entier.

Puissé-je avoir donné, du moins, le désir de le lire !

Édité par Clément HUMMEL